



(NINA LEEN/THE LIFE PICTURE COLLECTION/GETTY IMAGES)

Alfred Hayes, poète militant, parolier, scénariste pour Vittorio De Sica, Fritz Lang ou George Cukor, fut aussi romancier. Le voilà qui revient, grâce à Agnès Desarthe, qui a traduit cette poignante histoire d'amour entre deux paumés, à Hollywood

PAR ANDRÉ CLAVEL

## «Une Jolie Fille comme ça» ressurgit du passé, mélancolique



Genre | Chroniques  
Auteur | Jean Prod'hom  
Titre | Marges  
Editeur | Antipodes  
Pages | 166  
Étoiles | ★★★★★

### JEAN PROD'HOM OU L'ART DE CUEILLIR «LE BEL AUJOURD'HUI»

Jean Prod'hom tient un journal sur son blog [lesmarges.net](http://lesmarges.net). Parait aujourd'hui une sélection de ces notes égrenées au fil de ses marches dans la campagne vaudoise

PAR LISBETH KOUTCHOUMOFF

En 2013, Jean Prod'hom publiait *Tessons* (D'autre part), évocations libres inspirées par sa collection de petits bouts de vaisselles, catelles et poteries usées par les eaux des mers, des fleuves et des ruisseaux. Ces motifs brisés, restes colorés de festins évaporés, l'écrivain les collecte sur les berges du Léman ou des îles grecques. Illustré par des photos de ces éclats passés au tamis du temps, le petit livre s'offrait comme un condensé d'étonnement sur le fait que tout passe.

Depuis plus de cinq ans, Jean Prod'hom égrène aussi les jours sur son blog, [lesmarges.net](http://lesmarges.net), suivi par 15 000 visiteurs chaque mois. Les marges parce que le journal ne relate ni fracas ni drames, si ce n'est celui, tonitruant dans son silence, des vies qui s'écoulent. Les marges, parce que Jean Prod'hom écrit depuis les sentiers, depuis la campagne vaudoise, depuis la banalité des jours, fastes ou immobiles. Posté là, il capte au vol, par éclats, un peu de la substance des jours. Goûts, couleurs, lumière, ciel et boue, pensées,

souvenirs. Il faut bien ça pour offrir une réponse à la mort. Tel est le but surré de ces tessons de mots. Tenter de retenir le fugace avant de céder la place. Cueillir l'éclat du «bel aujourd'hui» avant d'accepter l'inconcevable.

Claude Pahud des Editions Antipodes à Lausanne a proposé de faire un livre de ces billets numériques. Jean Prod'hom a accepté à condition «qu'un maître d'œuvre aux reins assez solides prenne l'initiative des travaux». L'éditeur a donc sélectionné et rassemblé parmi la somme des écrits quotidiens. Et voilà *Marges*, 69 billets et une postface de François Bon, le tout illustré par des photographies de Jean Prod'hom.

On marche dans *Marges*. Les paysages défilent, au rythme des pas. On a le temps de mâcher les mots, de les faire siens. Les noms de lieux, de rivières, de chemins, de lieux-dits vont et viennent au gré des circonvolutions: Prés-de-Vidy, cimetière du Bois-de-Vaux, Savigny, Mollie-Margot, Mézières, château de Ropraz. Sur les hauts de Morges: Mollens, Berolle, Bière, Ballens... Les noms sont des repères, des fanions. Des témoins qui demeurent. Tout change autour d'eux. Les générations passent. Surgissent des souvenirs d'enfance, des réflexions sur la mission d'enseignant, profession de l'auteur, des cauchemars aussi. «En marchant sans but, on côtoie parfois, à deux pas, l'intérieur des choses dont on a

«La fête s'étirait en longueur. Lassé par les voix un peu trop animées, par l'alcool qui coulait un peu trop à flots, je sortis pour contempler l'océan...»

Ceux qui écoutent Joan Baez chanter *Joe Hill* savent-ils que le parolier de cette ballade se nomme Alfred Hayes? Et ceux qui ont vu et revu *Le Voleur de bicyclette* de Vittorio De Sica se souviennent-ils que le même Alfred Hayes est l'un des cosignataires du scénario? Le voilà qui ressurgit des limbes, coiffé, cette fois, de sa casquette de romancier puisque Gallimard exhume *Une Jolie Fille comme ça*. Un livre injustement oublié, enfin traduit en français – par Agnès Desarthe – près de soixante ans après sa première publication aux États-Unis.

#### Direction l'Amérique

Né à Londres en 1911, Hayes quitte l'Angleterre trois ans plus tard avec ses parents. Direction l'Amérique, où il se fait d'abord connaître comme poète tout en militant dans les rangs de la Ligue communiste, ce qui lui vaudra ce portrait dans un magazine, en 1934: «Il y avait aussi Alfred Hayes, sombre, spirituel, habité par la conscience impérieuse de personnifier une nouvelle sorte de génération, poète lyrique de la classe ouvrière new-yorkaise, aux côtés des grévistes, auteur d'esquisses qui marquent à jamais la mémoire.» Pendant la Seconde Guerre mondiale, Hayes est enrôlé dans les services spéciaux de l'armée américaine et, en 1943, il s'installe à Rome où il fréquente les pionniers du cinéma néoréaliste, de quoi éveiller sa vocation de scénariste. Ce sera alors sa principale activité. De retour aux États-Unis, il travaillera pour Hollywood en collaborant avec Nicholas Ray, Fritz Lang, John Houston ou George Cukor. Mort en 1985 à Los Angeles, Hayes a également signé sept romans, dont *Une Jolie Fille comme ça*, un conte cruel qui se situe dans les parages de Hollywood, dépeint comme un bûcher des vanités où, en ces années 1950, pas mal d'enfants perdus se brûlèrent les ailes.

#### Ombre chinoise

Le narrateur est scénariste, un scénariste lassé par un métier qu'il a fini par mépriser. Son nom? On ne le connaîtra pas. Parce qu'il a une folle envie de s'effacer. Parce qu'il ressemble à une ombre chinoise égarée sur une scène où il juge de plus en plus frelatée. Distant, détaché, désinvolte, parfois cynique, il pourrait sortir d'un roman de Chandler et endosser la casaque du très désabusé Philip Marlowe. «La solitude, c'était l'unique passion réellement active qui me restait à présent, ma seule obsession véritable», lance cet homme fatigué de ses combats anciens. Marié depuis quinze ans – un malentendu, à ses yeux –, séparé de sa femme pour quelques mois, il vient de quitter cet «immense bourbier» qu'est New York pour se froter à une autre jungle, les studios de Hollywood où son avenir semble tellement bouché qu'il prétend – avec une ironie cinglante – n'avoir qu'un seul but, désormais: s'insérer au SPA, «le Syndicat des Procrastinateurs Associés»...

Ce narrateur, on le rencontre lors d'une soirée très arrosée, dans une villa fitzgeraldienne, au bord du Pacifique. Il s'enivre, rêve, contemple l'océan depuis la terrasse et, soudain, aperçoit une jeune fille qui marche résolument vers les flots, un verre à la main. Un suicide? Il se précipite pour la retirer des vagues et la ramène sans savoir que ce sauvetage sera le début d'un drame de plus en plus destructeur. La nymphette qu'il vient d'arracher à la mort, elle non plus, n'a pas de nom. A Hollywood, on n'a un nom que lorsqu'on est célèbre et adulé. Si elle est venue à Los Angeles, c'est parce qu'elle veut elle aussi avoir sa part de gloire, devenir une star, voir «son visage affiché sur les murs de la ville». Evidemment, la réalité est tout autre. Quand elle appelle le narrateur au téléphone, quelques jours plus tard, il accepte un rendez-vous. Et découvre non plus une vague silhouette recroquevillée dans une couverture au bord de la plage, mais une jolie fille aux yeux sombres, aussi attirante qu'énigmatique. Passablement perturbée, «avec son air de femme blessée assez touchant».

#### Deux âmes perdues

Entre eux, il ne se passera pas grand-chose, parce que le narrateur n'a même pas envie de vivre l'histoire d'amour qui s'offre à lui, si brève soit-elle. «La confiance que j'avais en moi-même n'était pas bien épaisse, dira-t-il. Je ne pouvais que récupérer le peu qui me restait pour le partager avec elle.» Mais que peuvent partager deux âmes perdues, sinon le même fardeau de malentendus, de semi-mensonges et de non-dits de plus en plus pesants? C'est un désastre annoncé qu'orchestre le romancier. Annoncé depuis leur premier baiser: «un signe quasi prémonitoire», écrit Hayes, puisque, ce jour-là, la terre a légèrement tremblé à Los Angeles...

Une profonde tristesse, voilà ce qui reste au terme de ce récit si mélancolique où, cette fois, le narrateur n'aura pas la force de sauver celle qu'il avait pourtant rendue à la vie. Ce naufrage, Hayes le suggère en maître de l'ellipse. Et en moraliste cruel, débuisquant la vérité «avec ses rebords sales», pas dupe du grand cirque hollywoodien dont il sut, lui, se préserver. ■



Genre | Roman  
Auteur | Alfred Hayes  
Titre | Une Jolie Fille comme ça  
Traduction | De l'anglais (États-Unis) par Agnès Desarthe  
Editeur | Gallimard  
Pages | 170  
Étoiles | ★★★★★

l'impression soudain de partager le sort, sans y voir très clair, mais avec la certitude d'en être, grand visage tourné vers le ciel.»

Au gré des joies face au dégel, face au soleil qui écarte d'un coup la grisaille, «c'est l'éclaircie, on voit des choses qu'on n'aurait jamais crues, les malheurs du monde sont effacés, deux draps blancs fayeurent sur l'étendage», c'est bien l'épaisseur du temps qui s'agrippe au travers des mots. Extirper l'éclat de la banalité des jours, noter ces moments où l'on se sent en marge pour s'éloigner «des pentes désespérées sur lesquelles on roule inconscient»: «Je ferme les yeux, il fait frais, je distingue pourtant les taches de lumière qui taquinent la vieille charpente. Immobile, éveillé comme jamais, je m'éprends, creuse une niche loin des arènes. Les cris des moineaux, fous de printemps, tiennent à deux mains l'assiette du jour, la vie est un don.» La lourdeur des «jours sans» n'est pas oubliée, ni le bal des fantômes qui viennent assiéger l'esprit la nuit venue, empêchant tout sommeil.

Farandole des jours, vent dans les nuages, arrachage des mauvaises herbes entre les tombes du petit cimetière: «Je tremble toutefois [...] de ne pouvoir retenir le fugace, je tremble lorsque le chemin disparaît derrière la crête, je tremble de rien je tremble de tout, je suis sur la bonne voie, errant sur un chemin qui n'a ni commencement ni fin.» ■